

Le 8 octobre 2016 a eu lieu à la librairie Quartiers Latins, place des Martyrs, à Bruxelles, une rencontre hommage à Marc Dachy, “infatigable explorateur des avant-gardes littéraires et artistiques du XX^e siècle”, un des plus grands spécialistes du mouvement Dada (*Dada et les dadaïsmes*, *Archives Dada*, etc.) dont il avait suivi les traces jusqu’au Japon. Un an pile après sa mort, la rencontre réunissait autour de l’animateur Michel Gheude quelques témoins de son extraordinaire aventure : Frédéric Baal, Eric Dachy (frère cadet de Marc Dachy), Yves di Manno et votre serviteur.

Peu avant l’événement, je suis retombé sur un recueil de nouvelles de l’écrivain chilien Roberto Bolaño, *Des Putains meurtrières*. Une des nouvelles tournait autour du deuxième numéro de la revue *Luna-Park* fondée et dirigée par Marc Dachy. De là l’idée de raconter à ma façon l’histoire d’un personnage qui, à la (re)lecture de la nouvelle de Bolaño, revenait sur ses années 1970 à Bruxelles.

Quand Daniel Simon m'annonça qu'il était prêt à éditer ce récit où fiction et témoignages se trouvaient mêlés, je décidais de lui adjoindre un choix de souvenirs personnels relatifs au rôle déterminant que Marc Dachy avait joué dans ma vie. Souvenirs distribués sous forme de notations rapides, sautillantes. Le récit et le choix de souvenirs s'éclairent ainsi l'un l'autre, mais pas à tout instant, pas systématiquement, pas complètement.

En l'occurrence, mes remerciements vont à Frédéric Baal, Jacques Bauduin, Jean-Philippe Convert, Martine et Philippe Dufrenne, Graziella Federico, Boris Lehman, Philippe Mikriammos, François Rivière, Jean-Paul Tournay, Marc Voline.

L'intercepteur de fantômes

1.

La marque de lingerie américaine Victoria's Secret venait d'être accusée de promouvoir un corps féminin fictionnel, ultra-formaté, excessivement parfait. Son défilé parisien ("Il est formellement interdit de prendre des photos ou de filmer durant le défilé") fut une opération commando de style *soft power*. En parcourant les journaux, il apprit aussi que le scorbut avait fait une réapparition surprise en Australie et que les Français consommaient au moins vingt tonnes de cannabis par mois, mais ce n'était pas la raison pour laquelle B. Palmer était revenu à Bruxelles où il avait échoué en 1971 et dont il s'était comme qui dirait échappé en 1980. Il avait constaté la disparition totale de l'odeur de chocolat qui accueillait jadis le voyageur à la sortie de la gare du Midi et en remontant à pied les boulevards en direction de la place De Brouckère, il avait croisé plusieurs fois

des regards hostiles ou moqueurs – à cause de sa cravate ou de ses chaussures, aurait-il supposé quarante ans plus tôt – cependant, le réceptionniste de l'hôtel ne lui trouva rien d'anormal, d'extravagant ou de provocateur. Peut-être était-il blasé : dans son métier, c'était forcé, il avait eu affaire à tant d'énergumènes déjà ! D'ailleurs, lui-même avait des oreilles de Mickey, nota B. Palmer en recevant la clé de sa chambre.

Il accomplit seul son chemin dans l'épaisse moquette pourpre, s'appliquant à suivre la ligne d'usure, sans compter pour une fois les luminaires planqués dans les coquilles de stuc. Le pêne ayant joué dans la gâche, il découvrit le lit (sur lequel il déposa son léger sac de voyage), la télévision, la penderie, le cabinet de toilette. Il déplia le plan de l'agglomération et le consulta comme s'il allait partir en expédition dans une *terra incognita*, tel le colonel Fawcett au Mato Grosso. Une grimace de courte durée dans le miroir un peu piqué de rouille, un coup d'œil à sa montre, il se dispenserait de

passer sous la douche dans l'immédiat, pas grave, il récupéra son écharpe et sa veste, vérifia qu'il avait son petit carnet peau de taupe et de quoi écrire, négligea l'ascenseur, descendit les escaliers avec une discrétion exemplaire et se retrouva dans le quartier des cinémas qu'il fréquentait autrefois. Le Marivaux et le Plaza, respectivement au 104-106 et au 118-126 du boulevard Adolphe Max, étaient devenus des complexes hôteliers. L'Étoile, 53-55 rue Neuve, qui passait des films érotiques, avait été remplacé devant par un magasin Mango et derrière par le Théâtre des Martyrs. La splendeur de l'immense Métropole s'était évaporée dans les allées d'un magasin Zara. Le Caméo, 10-12 rue Fossé-aux-loups, était devenu le Golden Palace "7/7 casino 24/24". Il lui revint qu'en 1973, déjà, il avait vu fermer le Victory, 17 rue Neuve (en face du Métropole), qui projetait des films de guerre et des westerns – remplacé par un magasin Marks & Spencer. Trois ans plus tard, L'Astor, 37 rue Neuve, avait dû céder la place à un magasin Ici Paris XL.

B. Palmer se posa dans une brasserie, à deux pas de la place de la Monnaie, ouvrit son carnet pour dresser la liste des films qu'il avait vus entre 1971 et 1980 et qui n'avaient pas été effacés de sa mémoire. En moins de cinq minutes, il obtint ce résultat : *Conversation secrète* de Francis Ford Coppola, *Les Diables* de Ken Russell, *Soleil vert* de Richard Fleisher, *Phantom of the Paradise* de Brian De Palma, *Délivrance* de John Boorman, *La Grande Bouffe* de Marco Ferreri, *Fritz the Cat* de Ralph Bakshi, *Buffet froid* de Bertrand Blier, *Abattoir 5* de George Roy Hill, *Stalker* d'Andreï Tarkovski, *Turkish Delight* de Paul Verhoeven, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Milos Forman, *L'Affaire Mattei* de Francesco Rosi, *Les Moissons du ciel* de Terrence Malick, *Un après-midi de chien* de Sidney Lumet, *Masacre à la tronçonneuse* de Tobe Hooper, *La Paloma* de Daniel Schmidt, *Chinatown* de Roman Polanski... Son portable sonna. Son correspondant s'inquiétait de son sort, il fallut le rassurer. Ce fut assez laborieux. Après quoi, il dut aller soulager sa vessie.

Ce faisant, il se souvint des contrôles de police en rue, de l'époque où il y avait droit au moins une fois par semaine, souvent c'était la fouille au corps, les jambes écartées, les mains bien à plat sur la carrosserie du "combi". Un jour, un samedi en fin de matinée, en vue du grand magasin L'Innovation, il avait failli se faire embarquer parce qu'il ne portait pas ses lunettes comme sur la carte d'identité. Elles étaient en réparation chez un opticien, tout simplement, mais ce n'était pas le genre d'explication qui pouvait satisfaire les pandores. Il n'est pas superflu de préciser que le B. Palmer d'alors n'avait pas précisément l'air d'un hippie ou d'un gauchiste. Il avait les cheveux coupés court, portait le costume deux-pièces, la chemise en oxford et la cravate classique de l'employé de bureau standard (ce qu'il fut effectivement de 8 heures du matin à 5 heures du soir du début septembre 1971 à la fin juin 1976, la fréquentation des artistes et des médiatiques étant forcément limitée aux soirées et aux week-ends).

Sa miction accomplie, il mit le cap sur la galerie Bortier. Au 8-10, la librairie Macondo n'existait plus depuis longtemps, lui annoncèrent en chœur les bouquinistes Martine et Philippe Dufrenne, opérationnels en ces lieux depuis fin 1980 début 1981. B. Palmer fureta – tiens, *Le Fiston* de Robert Pinget, *Le Laitier* de Peter Bischel, *Miss Lonelyhearts* de Nathanael West, une des toutes premières éditions de *Memento Mori* de Muriel Spark, et puis un livre de Roberto Bolaño, *Des Putains meurtrières* – il feuilleta, tomba sur la nouvelle intitulée “Vagabond en France et en Belgique” où il était question de la revue *Luna-Park* animée par Marc Dachy. Comme il était de ceux qui avaient plus ou moins bien connu Marc Dachy, il ne pouvait donc pas ne pas acheter ce livre (un poche de la collection “Titre” chez Christian Bourgois éditeur), après quoi il retourna se perdre dans la ville où il n'était pas vraiment venu voir passer les jours.

2.

Ce n'était pas la première fois que B. Palmer lisait Roberto Bolaño. L'écrivain chilien était né un an après Marc Dachy, c'est dire qu'ils avaient eu vingt ans beaucoup trop tard. En 1973, les avant-gardes littéraires appartenaient à un passé plus que révolu, il n'y en aurait plus dans la société contre-révolutionnaire qui était en train de triompher. Fondateur du mouvement infra-réaliste dont il devait parodier les attitudes dans *Les Détectives sauvages*, son grand roman, le jeune Roberto Bolaño fut un provocateur professionnel qui prenait parti pour Dada contre les surréalistes et ne cachait pas son aversion absolue pour la "canaille sentimentale", il se déclarait d'extrême gauche tout en soupçonnant que même l'extrême-gauche était en train de glisser résolument à droite. Il disait : "Si toute littérature est politique, la politique elle-même n'est pas très politique : elle est picaresque". Il détestait Pablo Neruda, Octavio Paz et toutes les figures machistes de la littérature hispano-américaine, il se plaçait du

côté de Jorge Luis Borges, Marcel Schwob, Robert Louis Stevenson. En 1977, il avait quitté le Mexique pour l'Espagne, plongeur de restaurant à Barcelone. En 1990, il avait dû renoncer au “mode de vie beatnik parcimonieux”, selon la formule de Wikipedia. Il était de ceux qui adorent la littérature tout en sachant qu'elle ne mène à rien.

Dans la nouvelle “Vagabond en France et en Belgique”, le personnage principal, Chilien errant désigné simplement par la lettre “B”, découvrait dans une bouquinerie un exemplaire de la revue *Luna-Park*, le numéro 2, “Graphies”. Bolaño énumérait scrupuleusement les noms de tous les participants puis accordait à quelques-uns des commentaires qui pouvaient se révéler acides – sur Pierre Guyotat, notamment : “Pierre Guyotat a été un romancier remarquable. Mais remarquable n'est pas synonyme de mémorable”. Il se demandait : “Qui se souvient maintenant de Roberto Altmann ?”. B. Palmer s'en souvenait. C'était un des champions de la poésie visuelle et de la poésie sonore, il avait

édité la revue *Apeiros*. Directeur du Centre d'art et de communication de Vaduz, il fut un temps dépositaire des archives de William Burroughs. Il n'était pas tombé dans l'oubli comme Bolaño le prétendait. En janvier 1995, lorsqu'elle était arrivée en France, Zoé Valdès connaissait bien le nom de Roberto Altmann. À La Havane, disait-elle, tout le monde parlait de lui – même si là-bas nul ne l'avait jamais vu. Elle l'avait rencontré, il était devenu son mentor quand elle avait voulu devenir collectionneuse d'art. Il possédait des œuvres de Remedios Varo (1908-1963), peintre surréaliste aux côtés de Leonora Carrington et de Leonor Fini. Qui avait lu *Cent ans de solitude* savait que l'auteur s'était inspiré de Remedios Varo pour créer le personnage de Remedios la belle. Roberto Bolaño imaginait ainsi Mirtha Dermisache : “Une belle femme, une femme élégante presque à coup sûr”. En tous cas, son écriture “analphabétique” était loin d'être passée inaperçue, elle avait été saluée par Roland Barthes, elle avait été publiée dans les magazines *Flash Art*, *Doc(k)s*, *Kontext*,

Ephemera. B. Palmer connaissait Carlfriedrich Claus autrement mieux que le B de Bolaño. Fils de papetier qui avait lu Karl Marx à travers Ernst Bloch, un philosophe très suspect aux yeux des autorités de la RDA, c'était un aventurier de la poésie concrète, un scripteur de "paysages de pensées philosophiques", il devait forcément s'intéresser à la poésie Zaoum des futuristes russes. Marc Dachy faisait grand cas de Carlfriedrich Claus. Pas autant que de Sophie Podolski, forcément.

Roberto Bolaño vouait un culte absolu à Sophie Podolski : "Une jeune fille qui écrivait comme une étoile". Confer *Les Détectives sauvages* et les recueils de nouvelles *Anvers, Des Putains meurtrières*. Sophie Podolski s'était affranchie des règles orthographiques et de la syntaxe. Qu'elle ait été publiée dans deux numéros de la revue *Tel Quel* dirigée par Philippe Sollers (le 29 novembre 1972, elle lui avait écrit une lettre de sa façon) n'avait pas retenu l'attention des historiens de la littérature en Belgique, le contraire eût été fort étonnant. Son livre *Le Pays où tout est permis*

– “livre entièrement graphié, tremblé, rythmé, chanté, dessiné au dé-lire de la main”, dicit Marc Dachy – avait été publié par le Mont-faucon Research Center, une communauté artistique installée au domicile de Michel Bonnemaïson, 25 rue de l’Aurore. Elle y voisinait Alberto Reposo Pidwell Tavares, Joëlle de La Casinière, la mystérieuse Olimpia Hruska (photographe, auteur d’un certain *Yellow Book*) et Mina Boumedine. *L’Oiseau dans la main* de Mina Boumedine, “scatologique et même crapuleusement érotique”, selon Christian Dedet dans *Esprit* numéro 6 de juin 1974, passait pour être l’œuvre d’une Algérienne soupçonnée de “monstrueuse désinsertion” : en réalité, l’auteur n’était autre que Michel Bonnemaïson, le livre serait réédité sous son nom en 2007, retitré *Appelle-moi Mina*. Depuis, relire l’article paru dans *Esprit* ne pouvait que déclencher l’hilarité. La mystification avait magnifiquement fonctionné.

Dans sa nouvelle “Vagabond en France et en Belgique”, Roberto Bolaño ne s’attardait pas sur Sophie Podolski. Par contre, il faisait une

fixation sur Henri Lefebvre. B. Palmer avait lu *Critique de la vie quotidienne* autrefois, peu après avoir découvert que certains considéraient son auteur comme un précurseur de Guy Debord et de *L'Internationale Situationniste*. Henri Lefebvre était ce philosophe marxiste, un temps communiste même, dont les travaux avaient été occultés d'abord par l'existentialisme sartrien, ensuite par le structuralisme généralisé. Il semblait à B. Palmer qu'on pouvait le placer dans la ligne de Georg Simmel, dans la proximité du Theodor Adorno de *La Vie mutilée*. Ce que B. Palmer appréciait le plus chez lui, c'est qu'il n'avait pas été un carriériste : il avait toujours préféré la fréquentation des jolies femmes à celle des professeurs d'université, fussent-ils marxistes. "Henri Lefebvre, B ne sait absolument rien de Lefebvre." Dans la nouvelle de Roberto Bolaño, il n'était nullement question du philosophe que la Sorbonne avait snobé mais du natif de Masnuy-Saint-Jean qui s'était suicidé à Bruxelles en juin 1973 à l'âge de 48 ans, quelques heures après le décès de sa mère,

Julia Nys, avec laquelle il avait vécu presque sans interruption. Il laissait quinze kilos de manuscrits fort singuliers, impubliables pour la plupart. Là-dessus, Bolaño avait écrit : “L’éclipse, B le sait, est Henri Lefebvre et la littérature. Ou pour mieux le dire : l’éclipse est la relation entre Lefebvre et *l’écriture*.” Bolaño envoyait B à Masnuy-Saint-Jean, près de Mons, commune de Jurbise, où, bien sûr, nul ne savait qui était l’auteur de ces graphies qui ressemblaient à des grappes de raisins dans le numéro 2 de *Luna-Park*.

De *Luna-Park*, “cette vieille revue très bien éditée d’ailleurs”, pour reprendre sa formule, qu’en savait Bolaño ? Il avait scrupuleusement recopié l’achevé d’imprimer du numéro 2 : le 29 avril 1976. Il avait recopié mot à mot l’annonce du numéro 3 qui sortirait en novembre 1977. Mais de l’aventure *Luna-Park*, il n’avait sans doute rien connu d’autre. Il avait manifestement ignoré qu’une exposition “Graphies” avait suivi, du 13 mai au 3 juillet 1977, dans l’espace qui serait plus tard celui du Musée d’art moderne de Bruxelles

et qu'une autre, plus considérable encore, dûment intitulée *Écritures, graphies, notations typographiques*, avait eu lieu en 1980, à la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques, 11 rue Berryer, Paris 8^e. Le B de Bolaño (et peut-être Bolaño lui-même) semblait tout ignorer des origines et de l'histoire de la revue *Luna-Park*. Il ignorait l'existence du numéro 4 entièrement consacré à Gertrude Stein en septembre 1978, et du numéro 5 paru en octobre 1979, qui proposait Pierrette Berthoud, Nanni Balestrini, Alberto Reposo Pidwell Tavarès, François Rivière, Marc Voline (froissage d'un texte de Gertrude Stein en couverture). Étonnant : il était passé à côté du numéro 6 "Sophie Podolski Snow Queen" de 1980 et du numéro 7 sorti des presses d'Eurographic, Paris, le 1^{er} mars 1981, avec au sommaire un article de Guy Scarpetta, "Sophie Podolski : Ground Speed". B. Palmer possédait quelque part tous les numéros de *Luna-Park*. Il pouvait donc dénoncer la fausse information de Wikipedia : non, le dernier numéro (double, 8/9, "Un siècle

d'avant-garde", avec en couverture un portrait de James Joyce par Brancusi) n'était pas sorti en 1982, l'achevé d'imprimer indiquait "le 5 août 1985 pour Transédition Paris".

Il faut préciser que *Luna-Park* fonctionnait sans comité de rédaction. Marc Dachy décidait seul du sommaire. Chaque numéro marquait une étape dans la course de son esprit. Chaque numéro témoignait des rencontres qu'il faisait, des expériences qu'il menait avec tel ou tel. Connaissant son vif intérêt pour la poésie concrète, on n'allait pas s'étonner d'une collaboration de Jean-François Bory. Quant à Pierrette Berthoud, 21 ans en 1977, il avait dû la repérer dans les numéros 11 (novembre 1974) et 17 (janvier 1976) de la revue *Minuit* où se produisait régulièrement l'ami Eugène Savitskaya. Marc Dachy ne devait jamais publier Joëlle de la Casinière (elle figura au sommaire de dix des cinquante numéros de la revue *Minuit*), mais il ne cessa pas de garder le contact avec Alberto Raposo Pidwell Tavares alias Al Berto. Né en 1948, ce fils de la haute bourgeoisie de Coïmbra était

venu étudier à La Cambre en 1967, avait totalement rompu avec la peinture en 1971 pour se consacrer à l'écriture. Il avait participé à l'aventure du Montfaucon Research Center, était retourné au Portugal après la Révolution des Œillets pour s'y imposer comme un des plus importants poètes de sa génération, dans la lignée de Rimbaud, Genêt et des beatniks américains. Il avait abandonné tous ses tableaux à Bruxelles. Il était mort en 1997.

B. Palmer n'avait pas été publié dans la revue *Luna-Park*. Dans les années 1970, il ne voulait être publié nulle part. Il avait toujours un texte à montrer, celui qu'il était en train d'écrire, mais nul ne voyait jamais le travail achevé.